Le parcours de sécularité d'un protestant au siècle des Lumières : Philippe Frédéric de Dietrich (1748-1793)

The secular itinerary of a Protestant in the century of enlightenment: Philippe de Dietrich (1748-1793)

Der säkulare Werdegang eines Protestanten im Zeitalter der Aufklärung: Philippe Frédéric de Dietrich (1748-1793)

Daniel Fischer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2586>

DOI : 10.4000/alsace.2586

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 7 novembre 2017

Pagination : 103-122

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Daniel Fischer, « Le parcours de sécularité d'un protestant au siècle des Lumières : Philippe Frédéric de Dietrich (1748-1793) », *Revue d'Alsace* [En ligne], 143 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2019, consulté le 24 mars 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2586> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2586>

Ce document a été généré automatiquement le 24 mars 2020.

Tous droits réservés

Le parcours de sécularité d'un protestant au siècle des Lumières : Philippe Frédéric de Dietrich (1748-1793)

The secular itinerary of a Protestant in the century of enlightenment: Philippe de Dietrich (1748-1793)

Der säkulare Werdegang eines Protestanten im Zeitalter der Aufklärung: Philippe Frédéric de Dietrich (1748-1793)

Daniel Fischer

- 1 Rationalité vs. révélation. Liberté par la connaissance vs. fidélité à une foi. La question de la relation des Lumières avec les religions est souvent réduite à un rapport de force entre deux visions du monde qui s'opposent frontalement, enfermant les croyants dans une posture de défenseurs de citadelle assiégée par un parti philosophique peuplé d'incroyants qui auraient l'exclusivité de s'autoproclamer « éclairés ». La part chrétienne dans l'avènement des Lumières, qui ne sont pas partout aussi anticléricales et antireligieuses qu'en France, a été réévaluée par les philosophes et les historiens, à l'image de Carl Schmitt qui considérait que tous les concepts de la pensée moderne relèvent en définitive de concepts chrétiens « sécularisés ».
- 2 Cette sécularisation, initiée au XVIII^e siècle, relève d'un « processus de recul de l'influence des Églises et de leurs doctrines sur la société¹ », tout en laissant entrevoir le résultat de ce processus : « un changement de statut d'institutions régies jusque-là par des lois religieuses et qui passent sous réglementations laïques, séculières² ». Cependant, l'existence et la justesse de ce schéma, propre au christianisme dans un monde occidental en voie de « désenchantement³ », n'est pas vérifiable car il est unique et impossible à transposer dans d'autres temps et d'autres espaces⁴. Il est surtout le fruit d'une écriture téléologique de l'histoire qui, pressée de donner une cohérence à

l'histoire des trois derniers siècles, chercherait à dépeindre les modalités de cette sortie inéluctable, définitive et complète du religieux.

- 3 Nous ne chercherons donc pas à déterminer si Philippe Frédéric de Dietrich (1748-1793), figure strasbourgeoise emblématique des Lumières et de la Révolution, mérite d'être considéré comme un précurseur de cette sécularisation, ce qui en dirait plus long sur nos attentes contemporaines vis-à-vis du siècle des Lumières que sur les enjeux qui l'ont réellement traversé, et que les sources disponibles nous permettent de saisir. Dietrich est rattaché à la paroisse luthérienne du Temple Neuf, où trois de ses fils ont été baptisés. La paroisse, y compris en monde urbain, continue de structurer au XVIII^e siècle la géographie des quartiers et de rythmer le quotidien de ses habitants. Il est vrai que ce n'est pas la seule communauté à laquelle Dietrich se sent lié. Franc-maçon, il est initié à la Loge de « La Candeur » à Strasbourg en 1767. Correspondant et membre de plusieurs sociétés savantes d'Europe, il est élu à l'Académie des sciences de Paris en 1786. Quand éclate la Révolution au printemps 1789, il est un membre actif de la Société des Amis des Noirs, avant de regagner Strasbourg où sa carrière politique le ramène. Ces adhésions multiples, qui isolément ou combinées ont pu être interprétées par ses détracteurs comme des marqueurs d'incroyance, en font-ils pour autant un libre-penseur, qui serait indifférent à la place du religieux dans la société, et capable de bannir toute foi du « socle [sur lequel] bâtir un parcours existentiel⁵ » ? La philosophie, les sciences et l'occultisme sont-ils au XVIII^e siècle les « appuis⁶ » d'une possible irréligion ?

Absence de religion ou foi insaisissable ?

- 4 « Je suis condamné, je mourrai demain dans des sentiments de religion dont mon cher Papa m'a toujours donné l'exemple », écrit Biron depuis sa cellule avant de monter sur l'échafaud⁷, recommandant à Dieu son âme de libertin repent de la dernière heure.
- 5 Rien de tel dans la dernière lettre de Dietrich, maire déchu, adressée à ses fils, les exhortant en décembre 1793 à ne pas chercher à venger sa mort et à trouver du réconfort dans la nouvelle de sa condamnation et de la fin des tourments endurés par sa famille depuis plus d'un an : « J'attends ma fin avec un calme qui doit vous servir de consolation ; l'innocent peut seul l'envisager ainsi. [...] Mes chers enfans [...]. Je vous dis adieu pour la dernière fois⁸ ». Si l'argument *ab silentio* n'est pas suffisant pour établir un détachement de la religion, force est de constater que Dietrich a à cœur de se justifier devant les hommes plutôt que devant Dieu, et, contrairement à Biron, ne livre dans ses derniers écrits aucune référence évoquant une mort chrétienne, Dieu ou l'autre monde qu'il s'apprête à gagner. Mais cette absence de formules pieuses dans les écrits du for privé et les documents testamentaires de protestants n'est pas rare⁹.
- 6 L'étude des 28 dernières lettres envoyées par le condamné à son épouse¹⁰ donne cependant le même résultat. Une seule mention religieuse apparaît dans ce corpus, par le biais indirect d'une expression : « Dieu veuille que ta santé supporte tous les coups qui ne cessent de nous frapper¹¹ ». Le reste du temps, Dietrich évoque des préoccupations terrestres et le regret d'être séparé de son épouse dans ce monde-ci. Il l'assure de son moral « sans secours de thériaque¹² », un somnifère qu'il parvient à se procurer. Il tient à rester digne dans l'adversité¹³, mais songe en même temps au suicide si ses forces venaient à lui manquer face au bourreau : « mon Etat n'empire pas et je conserve mes forces. Sois sûre que je prendrais mon remède si je les voyais

m'abandonner¹⁴ ». Les jours plus gais, Dietrich évoque les partitions de Gluck, de Haydn et des chansons de Rousseau qu'il recopie et échange avec les membres de sa famille¹⁵, et le réconfort qu'il trouve à disposer d'un piano et à partager sa cellule avec son chien Coco, devenu la mascotte de la prison.

- 7 Dietrich peut être considéré comme un « esprit fort ». Peu préoccupé de religion à la veille de sa mort, son œuvre et ses travaux sont marqués par une « manière de raisonner [...] omettant de glorifier la création divine », comme l'écrit Jean Dagen, attentif aux écrits de Fontenelle¹⁶. S'il lui arrive de nommer Dieu ou d'invoquer la Providence, ce « n'est que simple courtoisie et prudence dans la société qu'il fréquente et envers ses lecteurs : la moins compromettante des concessions¹⁷ ». Cela n'en fait pas pour autant un libertin irréligieux ou un athée militant. Est-il déiste ou agnostique ? Rien ne permet de l'établir avec certitude. Sa bibliothèque comporte de nombreux livres religieux, qui sont des classiques du protestantisme, mais comme dans toutes les bibliothèques bourgeoises et aristocraties du XVIII^e siècle, la part d'ouvrages religieux a tendance à se réduire de décennie en décennie¹⁸.
- 8 Si les sources restent muettes sur la réalité de la foi de Dietrich ou un possible détachement vis-à-vis d'elle, elles ne passent pas sous silence son appartenance confessionnelle. Philippe Frédéric de Dietrich est, comme tous les membres de sa famille, luthérien. Sa femme, Sybille Louise Ochs, est issue d'une famille franco-bâloise installée à Hambourg, et qui fréquente la paroisse française réformée d'Altona, ville voisine. Or, être protestant en France au XVIII^e siècle n'est pas anodin. Jusqu'à l'Édit de tolérance du 17 novembre 1787, le protestantisme ne jouit d'aucune existence légale, et ses options religieuses sont combattues par l'Église, à l'image de l'abbé Pluquet qui publie en 1762 dans son *Dictionnaire des hérésies* une notice sur le luthéranisme qu'il considère comme un égarement de l'esprit humain.
- 9 Plusieurs projets pour faire des protestants français de loyaux sujets du Roi sont à l'étude, « dont le plus singulier n'était point la naturalisation alsacienne de tous les réformés français, ainsi admis à la tranquillité dont jouissait cette province¹⁹ ». En effet, la coexistence religieuse entre catholiques, luthériens y est organisée. À Strasbourg, dès 1681, Louis XIV instaure la parité et l'Alternative pour y rétablir le catholicisme. Lorsque Philippe Frédéric de Dietrich, descendant de l'*Ammeister* Dominikus Dietrich qui, en 1685, avait refusé d'abjurer le protestantisme malgré deux exils ordonnés par Louvois, abandonne en 1790 sa carrière scientifique à Paris pour briguer la mairie de Strasbourg, la ville compte 49 948 habitants, dont plus de la moitié sont catholiques depuis les années 1770²⁰.
- 10 En Alsace comme sur toute la rive gauche du Rhin, la coexistence religieuse entre catholiques et protestants est institutionnalisée. Christophe Duhamelle et Laurent Jalabert ont montré que des frontières confessionnelles, matérielles et identitaires, séparent ou traversent les villages²¹. La coexistence des catholiques et des protestants, plus pacifique dans la deuxième moitié du siècle²², est difficile à appréhender, car les archives ignorent une majorité de contextes apaisés et ne conservent que les traces de heurts²³. En Alsace, elle est marquée par l'exercice partagé de la religion dans de nombreux villages : le *simultaneum*, reposant « sur l'alternance du culte pour chacune des confessions en vertu d'un calendrier fixé à l'avance [...] ou d'un règlement fixant les jours et heures de culte de chacun²⁴ » et le partage de l'espace public.
- 11 Une querelle de *simultaneum* est portée en 1784 à la connaissance de Dietrich par Georges Jacques Eissen (1740-1825), pasteur de Niederbonn. Le jour du Vendredi saint,

le nouveau pasteur d'Oberbronn, Vierling, entend remettre au goût du jour une tradition luthérienne tombée en désuétude, à savoir une heure de prière en fin d'après-midi, annoncée par sonnerie de cloches, ce qui remet en cause le fragile équilibre trouvé entre son prédécesseur et le clergé catholique²⁵.

- 12 Ce dernier avait obtenu du pasteur Oertel que les cloches ne sonnent pas ce jour plus important pour les protestants que pour les catholiques, à tel point qu'Eissen se plaint de ce que « ce jour là nos gens ne savent jamais quand ils doivent s'assembler à l'église, ils arrivent souvent au milieu du sermon, et d'autres qui demeurent loin, à sa fin²⁶ ». Cette fois, les protestants sont convoqués par sonnerie de cloches, si fort que « le curé cathol. à l'instigation de quelques personnes, s'avise de signifier un acte au ministre Vierling pour lui défendre d'entrer à l'église. On cherchoit à animer et aigrir les esprits, mais les notres ont montré beaucoup de modération et se sont retirés tranquillement²⁷ ». Eissen recommande à son collègue la plus grande prudence et de s'en remettre au seigneur du lieu, compétent pour les questions religieuses : Jean III de Dietrich. Cette affaire embarrasse les autorités des deux confessions : M^{gr} Duvernin, évêque suffragant de Strasbourg, auxiliaire du cardinal de Rohan sous le titre d'évêque d'Arath, indigné par l'attitude irresponsable du curé, étouffe l'affaire sans en parler au prince-évêque²⁸, et fait sermonner le curé par l'abbé de Neubourg, au même moment où Dietrich père exhorte le pasteur Vierling à davantage de prudence. Eissen fait à Dietrich fils le récit des troubles en ces termes : « Je crois donc qu'il vaut mieux de laisser reposer cette affaire odieuse, qui a jetté beaucoup d'animosité dans les esprits. Mr. l'Eveque d'Arrath a trouvé fort ridicule, que dans nos tems éclairés, comme il disoit, les catholiques forçoient les protestants d'ici à ne pas sonner les cloches pour le service divin le jour du Vendredi Saint : il promet même de donner ses ordres pour que cela n'arrive plus²⁹ ». Pour ces correspondants, de telles disputes, occasion de troubles à l'ordre public, sont jugées archaïques, et leurs responsables considérés comme des esprits étriqués.

La silhouette de Georg Jakob Eissen

Coll. de l'auteur.

- 13 Mais en dehors de cette convergence de vues sur la nécessaire coexistence harmonieuse entre chrétiens, les questions religieuses ne sont pas au centre de la relation privilégiée qu'entretient Dietrich avec le pasteur Georges Jacques Eissen (1740-1825), qu'il considère comme son « ami³⁰ », et dont le fils est son filleul³¹. Aumônier du régiment Royal-Suédois en 1766, Eissen est nommé pasteur à Niederbronn en 1774 par Dietrich père³². Eissen et Dietrich entretiennent une correspondance scientifique, conservée aux Archives de Dietrich pour la période 1784-1789. En début d'année, Eissen transmet à Dietrich un tableau des relevés météorologiques de Niederbronn, dressés d'après deux thermomètres : un thermomètre de mercure « réglé d'après le système de l'Académie » des sciences, et un autre thermomètre d'esprit de vin « fort sensible », dit de « Réaumur³³ ». En plus d'indiquer « la variation des vents et l'exacte observation des différents changements de temps pendant chaque mois³⁴ », le pasteur évoque les modalités de relevé des températures et les manifestations de leurs variations dans la région de Niederbronn. Ce relevé et ces observations sont transmis à Dietrich pour qu'il les présente à l'Académie des sciences³⁵, ainsi qu'au Père Cotte, qui centralise toutes les données pour le compte de la Société royale de médecine³⁶.
- 14 Lorsqu'Eissen est nommé diacre au Temple Neuf en 1787³⁷, il doit quitter Niederbronn et revenir à Strasbourg³⁸, où il emménage à regret dans une rue à l'abri de tous les vents³⁹, ce qui ne lui permet plus d'effectuer tous les relevés exigés : « Je m'imagine qu'il y a différentes personnes à Strasbourg qui fournissent de journaux meteorol. au Rev. Pere Cotte, et qu'il seroit superflu de lui en envoyer un incomplet, vu que mes frequentes occupations hors de la maison, ne me permettent pas d'être plus exact⁴⁰ ». Malgré les obstacles, le pasteur souhaite poursuivre ces échanges savants avec le Père Cotte, dont le travail est reconnu et estimé bien au-delà de son ordre. Dietrich met

également le pasteur à contribution pour des travaux de traduction : il lui fait parvenir des cahiers du *Göttingisches Magazin der Wissenschaften und Litteratur*, dont certains articles ou pièces de correspondance sont à traduire de l'allemand au français en vue d'une parution dans le *Journal de Physique* de l'abbé Mongez⁴¹. Le pasteur met au service de son exercice de traduction sa connaissance des langues testamentaires mais aussi le syriaque⁴² et le maniement de quelques mots arabes⁴³, en ayant pris soin de demander au baron de Dietrich si l'abbé Mongez pouvait tolérer dans ses articles de physique l'insertion de caractères non latins. Le pasteur Eissen n'est pas en contact direct avec l'abbé Mongez, génovéfain et minéralogiste, directeur du *Journal de Physique* depuis 1779, mais Eissen s'intéresse à la carrière savante de ce religieux, dont il apprend le départ pour l'expédition de La Pérouse autour du monde⁴⁴.

- 15 Dietrich et Eissen font partie, à des degrés différents, d'une république des sciences qui les met en lien avec d'autres savants, en restant tout à fait indifférents aux appartenances religieuses de leurs correspondants. En 1792, Eissen ne voit aucun mal à baptiser le 29 mai 1792, au Temple Neuf, le dernier-né du maire, Georges Gabriel Paul Émile Dietrich⁴⁵, auquel on donne pour parrains et marraines des amis, des alliés politiques, des militaires de haut rang... dont tous ne sont pas protestants.

Le plafond de verre d'un luthérien et la tentation d'une conversion au catholicisme

- 16 Avant de regagner Strasbourg, Dietrich menait à Paris une carrière de minéralogiste. Ses mérites savants sont de notoriété publique, comme en témoigne le journal du marquis de Bombelles, qui voit en lui dès avril 1785 un candidat solide pour une élection prochaine à l'Académie des sciences⁴⁶. Évoqué lors d'un dîner chez le baron de Mackau le 14 avril 1785, ce projet soulève notamment la question de la religion de la famille. Comme le rappelle le marquis de Bombelles : « quoique les statuts de nos Académies ne spécifient pas de quelle religion il faut être, on n'a pas encore vu de protestants être membres et surtout pensionnaires de ces sociétés⁴⁷ ». Aucun obstacle formel ne s'oppose donc à la candidature de Dietrich, même si Bombelles prend soin de signaler la nouveauté de cette tolérance, notamment défendue par le baron de Breteuil, académicien et ministre de la Maison du Roi, qui a « cherché constamment à adoucir le sort des Protestants du royaume et à effacer cette barbare distinction qu'un culte différent établissait entre les sujets du Roi⁴⁸ ». Une fois élu le 2 août 1786, plusieurs correspondants de Dietrich, comme le pasteur de Rothau, Kolb, ne manquent pas de le féliciter en saluant le caractère inédit de l'élection d'un protestant⁴⁹. La nouvelle parvient à Berlin, où elle est interprétée comme une victoire de la tolérance sur les blocages confessionnels : la Société des Curieux de la Nature de Berlin, à laquelle Dietrich appartient, se réjouit d'apprendre que son élection « a eu raison de tous les préjugés⁵⁰ ».
- 17 Paradoxalement, l'appartenance confessionnelle représente en Alsace, où le protestantisme n'était pas clandestin tout au long du XVIII^e siècle, un obstacle plus important qu'à Paris. Le Directoire de la Noblesse immédiate de Basse Alsace, composé d'une majorité de catholiques, hormis 4 conseillers luthériens, n'autorise pas la réception de syndics et d'assesseurs protestants avant 1788. De même, les titulaires d'offices de judicature au Conseil souverain d'Alsace sont forcément catholiques, en raison d'un serment à prêter. La nomination de Dietrich au prétorat⁵¹ royal de la ville

de Strasbourg en 1789 bouscule le fragile équilibre confessionnel. Dietrich, au premier semestre de l'année sans pareille, brigue ce poste qui ferait de lui le représentant de Louis XVI auprès du Magistrat et le gardien des intérêts de la Couronne à Strasbourg, jusqu'alors occupé par un officier malade, Gérard. Dans une lettre au ministre de la Guerre, dont dépend toujours Strasbourg, le Conseil souverain d'Alsace demande à ce que soient respectées les lois qui interdiraient à un protestant d'être élevé au prétorat. L'intendant de la province, Chaumont de la Galaizière, ne ménage pas son soutien à Dietrich, expliquant au ministre que seul Dietrich serait en mesure de dénouer de nombreuses tensions, réunissant « à des talents distingués une grande douceur de mœurs, une aménité qui concilie, qui rapproche, qui ramène les esprits [...] ; il connaît parfaitement les intérêts de la ville, et a surtout l'avantage d'être appelé à sa tête par le vœu unanime du Magistrat [...]. M. de Dietrich est l'homme de la chose⁵² ». Pour l'intendant, ces qualités et la tolérance nouvelle justifient que le roi choisisse cette fois un luthérien plutôt qu'un catholique : « le temps et le progrès des lumières amènent nécessairement des changements dans les principes, et la loi récente sur les protestants, en admettant une tolérance légale qui n'existait pas auparavant, permettrait au Gouvernement d'adopter de nouvelles dispositions⁵³ ». Pour faire taire les oppositions quant au luthéranisme de l'impétrant, Dietrich propose, en solution de compromis, la délivrance d'« un simple brevet, qui l'autorise d'exercer, en l'absence du préteur royal et en qualité de commissaire de Sa Majesté, les fonctions d'administration confiées à celui-ci [...] Par ce moyen, l'office et les appointements resteront au titulaire, la religion ne formera pas d'obstacle, et la Cour souveraine de Colmar ne saurait avoir aucune prise sur lui⁵⁴ ». Le 28 juin 1789, Louis XVI signe le brevet le nommant Commissaire du Roi à Strasbourg, où il est solennellement installé dans l'une des salles de l'hôtel de Ville le 6 juillet 1789. Le Conseil souverain d'Alsace marque sa satisfaction au ministre de la Guerre : on n'a dérogé à aucune règle, et le mérite personnel de Dietrich est reconnu⁵⁵.

- 18 Au début des années 1780, Philippe Frédéric de Dietrich, alors en déplacement à Hambourg, a sérieusement songé à donner à ses enfants une éducation catholique, afin qu'ils ne subissent pas le poids du même plafond de verre qui semblait peser sur sa propre carrière. Dès le 29 octobre 1781, Dietrich confie à sa marraine de cœur, M^{me} Douet, son « désir [...] d'assurer la religion de [s]es enfants après [s]a mort⁵⁶ ». Le registre de copies de lettres adressées depuis Hambourg indique « affaire de famille », et, pour cette raison, ne fait pas l'objet d'un recopiage *in extenso* du courrier envoyé.
- 19 Il n'est pas question d'une conversion personnelle ou de celle de ses enfants, mais d'une éducation catholique. Ce choix a fortement déplu au grand-père des intéressés, comme en témoigne une lettre adressée par Dietrich à son père à l'occasion de la Noël 1781, pour tenter d'apaiser son courroux⁵⁷, et comme le confie le marquis de Bombelles à son journal :

Le baron de Dietrich [...] a pensé mourir de colère et de chagrin en voyant qu'un de ses fils [...] s'est déterminé à faire élever ses enfants dans la religion catholique ; peu s'en est fallu qu'il ne le déshéritât. Pourtant le mérite de ce jeune homme, la considération qu'il s'est acquise ont désarmé le courroux de son père, et sous peu de jours un gouvernement plus tolérant, plus éclairé, va permettre que l'Académie des Sciences agrée pour un de ses membres le baron de Dietrich fils [...]. Ce sera le premier religionnaire qui ait été académicien ordinaire, quoique les statuts de l'Académie ne fassent pas mention d'eux⁵⁸.

- 20 C'est effectivement à un catholique que Dietrich confie l'éducation de ses enfants : Alexis Gloutier, un Haut-Marnais promis à l'état ecclésiastique, mais qui préfère les mathématiques à la théologie. Élève de l'abbé Joseph-François Marie, professeur de mathématiques au Collège Mazarin et sous-précepteur des enfants du comte d'Artois, il devient à son tour professeur de M^{me} de Condorcet, puis précepteur des enfants de M. d'Arbouville. « Véritablement religieux » mais détestant « l'obligation de célibat⁵⁹ », Gloutier, ne souhaitant pas rentrer dans les ordres, se retrouve sans emploi en 1787, et est recommandé à Dietrich par l'abbé Marie en 1787⁶⁰. Il devient à Paris le précepteur de ses deux fils, Fritz et Gustave Albert, et l'homme de confiance de la famille.

Philippe Frédéric et Sybille de Dietrich, qui font le choix d'élever leurs fils (ici Fritz, à sa naissance, en 1773), dans la religion catholique

Collection particulière – château de Jaegerthal

- 21 La sincérité de ce choix de précepteur, recruté pour ses qualités et par affinité, contraste avec l'opportunisme que les détracteurs de Dietrich dénoncent au sujet du changement d'éducation religieuse de ses fils. Il se murmure que Dietrich cherche à jouer sur les deux tableaux confessionnels, portant à Strasbourg à sa boutonnière la médaille du mérite militaire au bandeau bleu, décernée aux protestants qui ont servi le roi de France, qu'il lui arrive de porter avec un bandeau rouge à Paris, comme s'il s'agissait d'une décoration remise à un sujet de la religion établie. Un détracteur répondant au pseudonyme de « J. F. Bouail » adresse à une date qui n'est pas connue à la Société des Amis de la Constitution une dénonciation en vers de cette duplicité confessionnelle :
- 22 Profession de foy de M. D.⁶¹
- 23 Luthérien à Strasbourg, catholique à Paris
Flatteur auprès des grands, fourbe avec les petites

L'on ne distingue en moi nulle délicatesse
 J'ai très peu de talens mais beaucoup de souplesse
 Intrigant consommé, par cent mille détours
 Je suis Maire et voudrai le demeurer toujours
 L'a(...) mes (...) l'autre s'en émerveille
 He(...) pour pla(...)ons ce que j'ai fait la veille
 Je le dément le jour. Catholique trop doux
 Reconnoissez D... D... se f... de vous.

24 J. F. Bouail

25 Ce libelliste appelle ses coreligionnaires catholiques à ne pas se laisser abuser par les manœuvres du maire, et dénonce son identité confessionnelle floue comme une preuve de la malhonnêteté de l'édile et de ses mœurs peu recommandables.

Dietrich défini par ses détracteurs : révolutionnaire parce que franc-maçon, partial parce que protestant

26 L'abbé Barruel, dans ses *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, parus à partir de 1798, cite Dietrich comme un homme clef du complot des francs-maçons et des illuminés pour renverser l'ordre ancien et propager la Révolution en France et en Europe. Ces accusations sont postérieures aux faits, n'ont de cohérence que pour ennemis de la Révolution, et ne reflètent en rien la réalité de l'activité maçonnique de Dietrich, qui d'ailleurs n'a jamais fait partie de la société secrète des Illuminés de Bavière⁶², même s'il était en lien avec plusieurs *Illuminaten* aujourd'hui démasqués. En revanche, il a été sensibilisé à l'illuminisme bien représenté à Strasbourg dans les loges suivant les rites de la maçonnerie templière allemande⁶³. Car Dietrich est bel et bien franc-maçon. Il est membre de la loge de « La Candeur » à Strasbourg, comme son père, membre de cette loge aristocratique depuis sa création en 1763, et son frère aîné. Le père et les fils Dietrich sont d'ailleurs parfois difficiles à différencier dans les sources⁶⁴. Le futur maire de la ville est reçu à « La Candeur » en 1767, l'année où il soutient sa licence de droit à l'Université de Strasbourg. Les registres attestent de sa présence en 1769, mais il semble s'éloigner de la loge après 1770, probablement en raison de voyages en Suisse, en Italie et en Angleterre, et le 25 janvier 1775 déclare ne plus pouvoir assister aux travaux de la loge⁶⁵. Ce cas n'est pas isolé : pour les fils de la noblesse, l'entrée dans la loge importe souvent davantage que la participation réelle aux travaux. Pourtant, les liens de Dietrich avec la maçonnerie ne sont pas rompus pour autant : en 1791, un certain Le Maire, en mission de renseignement sur le Rhin, écrit à son supérieur :

Mon général, depuis votre départ, M. Dietrich, maire de Strasbourg, a fait imprimer en allemand une couple de milliers d'exemplaires d'un imprimé de la Loge de Saint-Jean d'Ecosse du Contrat social à Paris, mère Loge du rite écossais en France que j'ai fait traduire en bon allemand et j'y ai ajouté à la fin un petit discours pour les frères des pays étrangers [...]. Vous verrés, mon général, que cet écrit, surtout en allemand, fera des merveilles à l'étranger : j'ai été assés heureux de passer en lieu de sûreté toute cette pacotille à la rive droite du Rhin et je joins aussi une liste de 44 villes épiscopales de l'Allemagne et des Pays-Bas autrichiens où j'en ferai passer directement à tous les Vénérables des Loges de chacune de ces villes⁶⁶.

27 La maçonnerie, née en monde anglo-saxon anglican ou presbytérien, est à Strasbourg essentiellement protestante à ses débuts. Mais contrairement à la société urbaine qui

voit deux communautés séparées coexister⁶⁷, au mieux en s'ignorant et en se surveillant, les loges offrent une possibilité de contact entre notabilités catholiques et protestantes. Selon les estimations de Bertrand Diringer, laissant de côté les frères de passage, sur 380 maçons ancrés à Strasbourg dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, 159 sont protestants et 221 sont catholiques⁶⁸. Le phénomène de la maçonnerie n'est donc plus spécifiquement protestant à la veille de la Révolution française.

- 28 L'article 10 de la Déclaration des Droits de l'Homme et du citoyen, sur la liberté des opinions religieuses, abolit les distinctions entre l'ancienne religion établie et les religions qui n'étaient jusqu'alors que tolérées. Cette mesure, censée ravir les protestants dont le destin changeait à la faveur d'une Révolution qu'ils ne pouvaient dès lors que soutenir, remet en cause en Alsace l'équilibre des mesures trouvées tout au long du XVIII^e siècle pour favoriser la paix confessionnelle. La vente des biens du clergé ravive les tensions entre communautés. Un décret du 1^{er} décembre 1789 excepte provisoirement les biens protestants de la vente des biens du clergé⁶⁹. Une assemblée d'une centaine de notables protestants dépêche à Paris Christophe-Guillaume Koch pour défendre les droits acquis des luthériens de la ville, et mettre en avant l'argument selon lequel les biens des protestants avaient cessé d'appartenir à l'Église au moment de la Réforme, et seraient donc pour cette raison déjà sécularisés. Un décret du 17 août 1790 accepte le vœu des protestants⁷⁰, mais ce traitement de faveur empoisonne le mandat de Dietrich, bâti sur la destruction des privilèges anciens de la ville et la construction d'une municipalité sans distinctions et conduite dans l'intérêt général. Dans son livre sur *L'Alsace et la Révolution*, Claude Muller cite les avertissements que Dietrich lance à l'été au duc de la Rochefoucauld : « Nos ministres ne doivent pas être traités par d'autres principes que votre clergé. Celui-ci aurait de justes plaintes à former qu'on le favoriserait plus que lui⁷¹ ». Au nom de l'égalité, il cherche à convaincre Victor de Broglie de mettre fin à cet avantage qui pourrait être mal interprété : « Si le clergé protestant conservait ses biens, les catholiques auraient à se plaindre d'être plus maltraité que lui. L'Assemblée doit être juste. Elle ne doit pas faire de faveur⁷² ». Dietrich souhaite que l'Assemblée rende un décret dans l'intérêt général, mais il songe aussi à l'égalité de traitement des ministres du culte protestant, qui doivent être logés à la même enseigne que le clergé catholique : « Il faut le dépouiller comme le vôtre et comme fonctionnaires publics d'un et l'autre. Ils sont tous deux payés par la Nation⁷³ ». Mais, aux yeux des Strasbourgeois, l'action du maire chargé de veiller à faire appliquer la vente des biens du clergé et la Constitution civile du clergé ne relève pas d'une attitude légaliste, mais d'une opportunité saisie, voire orchestrée par le parti protestant, pour affaiblir durablement le catholicisme. Le protestantisme du maire devient la raison des tourments dont se sentent victimes les catholiques, encouragés en cela par la presse contre-révolutionnaire qui décrit Dietrich dès 1790 comme un démon : « Ce luthérien de religion, zélé révolutionnaire par principe, à ces deux titres ennemi naturel du clergé catholique [...] a les yeux de la prévention et de la haine⁷⁴ ».

Improvisé ou conscient ? L'exemple d'un parcours de sécularité

- 29 Il n'est pas possible de partager dans son intégralité l'opinion d'un curé en poste dans une paroisse du Maine en 1787, Beucher, convaincu qu'« aujourd'hui, tous les grands et les personnes en place n'ont absolument aucune religion⁷⁵ ». Aucune source n'a permis

de démontrer clairement l'athéisme ou l'agnosticisme de Philippe Frédéric de Dietrich, même si ses lectures philosophiques, ses travaux scientifiques, son activité maçonnique sont sans doute à articuler à des conceptions déistes ou théistes. C'est au sujet de la place des religions en société et des enjeux de l'appartenance confessionnelle que le parcours de Dietrich est le plus riche d'enseignements. Dietrich n'est pas hostile aux religions et se réjouit de les voir coexister en paix dans un esprit de tolérance qui rend l'altérité religieuse de moins en moins suspecte. Mais il refuse de subir le moindre déterminisme confessionnel qui obscurcirait son jugement ou limiterait son horizon. La religion ne doit pas primer sur l'intérêt général et la reconnaissance de mérites personnels, surtout lorsque l'on est soi-même candidat à une nomination. En cela, les choix de Dietrich relèvent d'un parcours de sécularité. Même s'il est moins attaché à la Confession d'Augsbourg que son père, protestant de tradition et de conviction, il ne nie pas l'importance des religions dans l'organisation des sociétés humaines. C'est finalement dans un discours public, le 18 mars 1790, au moment de son investiture, après des solennités à la cathédrale de Strasbourg et au Temple Neuf, que Dietrich invoque le plus clairement une puissance supérieure :

Dieu de paix, d'union et de fraternité ! Souverain des nations que nous adorons tous ! C'est devant toi que nous apportons notre première offrande sur l'autel de la patrie. Fais que nous répondions à l'attente de nos concitoyens ; fais que nous méritions leurs bénédictions et celles de la génération future ! C'est en osant t'adresser ces vœux sacrés que nous allons jurer : de maintenir de tout notre pouvoir la Constitution du royaume, d'être fidèles à la Nation, à la Loi et au Roi ; de bien remplir nos fonctions⁷⁶.

- 30 La recherche de la protection tutélaire d'un être suprême et la volonté d'associer les deux communautés religieuses de Strasbourg à son mandat sont manifestes. L'humilité de sa prière l'est un peu moins.

NOTES

1. . Catherine MAURER, *Religion et culture dans les sociétés et dans les États européens de 1800 à 1914*, Paris, Bréal, 2001, p. 206.
2. . Yves LEDURE, *Sécularisation et spiritualité. Approche anthropologique du christianisme*, Bruxelles, Lessius, 2014, p. 61.
3. . Marcel GAUCHET, *Le désenchantement du monde*, Paris, Gallimard, 1985.
4. . Abdenmour BIDAR, *Comment sortir de la religion*, Paris, La Découverte, 2012.
5. . Yves LEDURE, *Sécularisation et spiritualité*, op. cit., p. 8.
6. . Lucien FEBVRE, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, Albin Michel, 2003.
7. . Benedetta CRAVERI, *Les derniers libertins*, Paris, Flammarion, 2016, fig. 20.
8. . Honoré-Jean RIOUFFE, *Mémoires d'un détenu pour servir à l'histoire de la tyrannie de Robespierre*, 2^{de} éd., Bapaume, Danel & Héancré, 1795, p. 184-185.
9. . Yves KRUMENACKER, *Des protestants au siècle des Lumières. Le modèle lyonnais*, Paris, Honoré Champion, 2002, p. 96-97, 266-267.

10. . Archives de Dietrich (ADD) 96/I/1 à 28. Lettres de Philippe Frédéric de Dietrich à son épouse Sybille, à Besançon.
11. . ADD 96/1/19. Lettre du 22 frimaire an II (12 décembre 1793).
12. . ADD 98/1/8. Lettre du 4 frimaire an II (24 novembre 1793).
13. . ADD 96/1/9. Lettre du 8 frimaire an II (28 novembre 1793).
14. . ADD 96/1/17. Lettre du 20 frimaire an II (10 décembre 1793).
15. . ADD 98/1/3. Lettre du 6^e jour du 2^e mois de l'an II (27 octobre 1793).
16. . Jean DAGEN, « Fontenelle "esprit fort" », ThéoRèmes [en ligne], 9/2016, mis en ligne le 20 décembre 2016, [consulté le 30 décembre 2016].
17. . Ibid.
18. . La liasse ADD 61/3 renferme tous les inventaires de sa bibliothèque.
19. . Émile G. LÉONARD, Histoire générale du protestantisme, t. 3, Déclin et renouveau, Paris, PUF, 1988, p. 29.
20. . Jean-Frédéric HERMANN, Notices historiques, statistiques et littéraires sur la ville de Strasbourg, Strasbourg, Levraut, t. 2, 1819, p. 106. En 1778 : 52,2% de catholiques, 44,5% de luthériens et 3,3% de calvinistes à Strasbourg.
21. . Christophe DUHAMELLE, La frontière au village, une identité catholique allemande au temps des Lumières, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010 ; Laurent JALABERT, Catholiques et protestants sur la rive gauche du Rhin. Droits, confessions et coexistence religieuse de 1648 à 1789, Bruxelles, Peter Lang, 2009.
22. . Claude MULLER, « «Wir haben den selben Herrgott». Luthériens et catholiques en Alsace au XVIII^e siècle », in Dominique DINET et François IGRSHEIM, Terres d'Alsace, chemins de l'Europe, mélanges offerts à Bernard Vogler, Strasbourg, PUS, 2003, p. 423-445.
23. . Jean-Michel BOEHLER, « Appartenance religieuse et vie quotidienne : protestants et catholiques dans la campagne alsacienne (1648-1789), Résultats, hypothèses, controverses », in Dominique DINET et François IGRSHEIM, Terres d'Alsace, chemins de l'Europe, op. cit., p. 121-148.
24. . Laurent JALABERT, Catholiques et protestants sur la rive gauche du Rhin, op.cit., p. 394.
25. . HOEPPFNER, Der Pfarrer Georg Jakob Eissen, seine Freude und seine Zeitgenossen. Ein strassburger Zeitbild aus dem 18. Jahrhundert, Strasbourg, Heitz & Mündel, 1906, p. 28-29.
26. . ADD 64a/133. Lettre d'Eissen à Dietrich, 9 juin 1784.
27. . ADD 64a/132. Lettre d'Eissen à Dietrich, 19 avril 1784.
28. . Ibid.
29. . ADD 64a/133. Lettre d'Eissen à Dietrich, 9 juin 1784.
30. . ADD 64a/128. Lettre de Dietrich à Eissen, 15 mars 1784.
31. . ADD 64a/136. Lettre d'Eissen à Dietrich, 6 janvier 1787.
32. . HOEPPFNER, Der Pfarrer Georg Jakob Eissen, op.cit.
33. . ADD 59/9/45. Lettre d'Eissen à Dietrich, 10 février 1784.
34. . ADD 63/97. Lettre d'Eissen à Dietrich, 13 février 1789.
35. . ADD 64a/128. Lettre de Dietrich à Eissen, 15 mars 1784 ; ADD 64a/136. Lettre du pasteur Eissen à Dietrich, 6 janvier 1787.
36. . Le Révérend Père Louis Cotte (1740-1815), supérieur de l'Oratoire de Montmorency, est auteur de plusieurs mémoires et traités d'histoire naturelle, d'astronomie, de physique et de météorologie.
37. . Christian WOLFF, « Eissen Georges Jacques », in Jean-Pierre KINTZ, dir., Nouveau dictionnaire de biographie alsacienne, t. 9, Strasbourg, Fédération des sociétés d'histoire et d'archéologie d'Alsace, 1986, p. 783.
38. . ADD 64a/139. Lettre d'Eissen à Dietrich, 16 janvier 1788.
39. . AVES AA2005b. Lettre d'Eissen à Dietrich, 20 janvier 1789.
40. . ADD 64a/139. Lettre d'Eissen à Dietrich, 16 janvier 1788.

41. . ADD 64a/131. Lettre d'Eissen à Dietrich, 26 février 1784.
42. . ADD 64a/132. Lettre d'Eissen à Dietrich, 19 avril 1784.
43. . ADD 64a/133. Lettre d'Eissen à Dietrich, 9 juin 1784.
44. . ADD 64a/134. Lettre d'Eissen à Dietrich, 1^{er} janvier 1786.
45. . Archives de la Ville et de l'Eurométropole de Strasbourg (AVES). Registre de la paroisse protestante du Temple Neuf BN 1790-1792, p. 32, consulté sur Adeloch le 31 mars 2017.
46. . BOMBELLES, Journal, t. 2 (1784-1789), Genève, Droz, 1982.
47. . Ibid., p. 131.
48. . Ibid.
49. . ADD 13/9/2. Lettre de Kolb à Dietrich, 16 octobre 1786.
50. . ADD 62/332. Lettre de la Société des Curieux de la Nature de Berlin à Dietrich, 23 avril 1787.
51. . Les archives évoquent un « prétorat » plutôt qu'une « préture ».
52. . Archives nationales (AN), F^{1c}, III, 13, Bas-Rhin. Lettre de l'intendant d'Alsace à Puységur, ministre de la Guerre, 30 mars 1789.
53. . Ibid.
54. . AN F^{1c}, III, 13, Bas-Rhin. Lettre de Dietrich à Puységur, juin 1789.
55. . AN F^{1c}, III, 13, Bas-Rhin. Lettre du Conseil souverain d'Alsace à Puységur, 7 juillet 1789.
56. . ADD 64/I, p. 29. Lettre de Dietrich à Mme Douet, 29 octobre 1781.
57. . ADD 64/I, p. 45-46. Lettre de Philippe Frédéric à Jean de Dietrich, Noël 1781.
58. . Ibid., p. 49.
59. . ADD 60a/15/1. Notice sur la vie d'Alexis Gloutier rédigée par Jean-Albert-Frédéric de Dietrich, vers 1800.
60. . J.-B. MATHIEU (abbé), « Alexis Gloutier », in Biographie du département de la Haute-Marne, Chaumont, Veuve Bouchard, 1811, p. 221-223.
61. . AVES, fonds des Jacobins, 205 MW7/175. Document (troué en deux endroits) aimablement signalé par Élisabeth Messmer-Hitzke.
62. . Hermann SCHÜTTLER, Die Mitglieder des Illuminatenordens, 1776-1787/93, Munich, Deutsche Hochschuledition, 1991.
63. . Pierre-Yves BEAUREPAIRE, dir., Dictionnaire de la franc-maçonnerie, Paris, Armand Colin, 2014, p. 113-118.
64. . Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg (BNUS), Ms 5437. Registre des procès-verbaux de « La Candeur » et Bibliothèque nationale de France (BNF), FM² 423 f^o11 au sujet des responsabilités maçonniques du frère aîné de Dietrich, Hansel.
65. . BNUS Ms 5437.
66. . AN F⁷ 4396, document cité par Albert Mathiez, Annales révolutionnaires, t. 6, n° 1, janvier-février 1913, p. 102.
67. . Les mariages mixtes ne sont autorisés qu'à partir de 1774, écrit Louis CHÂTELLIER, « Religion et esprit des Lumières à Strasbourg vers 1770 », Revue d'Allemagne, t. 3, n°1, « Goethe et l'Alsace », janvier-mars 1971, p. 73.
68. . Bertrand DIRINGER, Franc-maçonnerie et société à Strasbourg au XVIII^e siècle, mémoire de maîtrise sous la direction de Georges Livet et de Louis Châtelier, Strasbourg, 1980, p. 150.
69. . Henri STROHL, Le protestantisme en Alsace, 1950, rééd. Strasbourg, Oberlin, 2000, p. 291.
70. . Ibid., p. 292.
71. . ADD 64/I/2. Copie de la lettre de Dietrich à La Rochefoucauld, 23 août 1790.
72. . ADD 64/I/2. Copie de la lettre de Dietrich à Broglie, 23 août 1790.
73. . ADD 64/I/2. Copie de la lettre de Dietrich à Broglie, 2 septembre 1790.
74. . AN D XXIX, 77. L'Ami du Roi du 19 octobre 1790.
75. . Cité par François BLUCHE, La vie quotidienne au temps de Louis XVI, Paris, Hachette, 1980, p. 150.

76. . Procès-verbal d'installation de la municipalité de Strasbourg, Strasbourg, Ph. J. Dannbach, 1790.

RÉSUMÉS

Le protestantisme alsacien a été marqué à plusieurs époques par des grandes figures de la famille de Dietrich, tels Dominikus Dietrich, *Ammeister* de Strasbourg refusant à la fin du XVII^e siècle de se convertir au catholicisme, ou encore Suzanne de Dietrich, ingénieure devenue théologienne, co-fondatrice de la Cimade et cheville ouvrière de l'Institut œcuménique de Bossey après la Seconde Guerre mondiale.

Cependant, la figure centrale de la famille, Philippe Frédéric de Dietrich, premier maire de Strasbourg, n'est pas aujourd'hui retenue pour son exemplarité religieuse. Le premier chanteur de la *Marseillaise* serait plutôt un homme nourri de sociabilités mondaines, académiques et maçonniques, désireux de se jouer des barrières confessionnelles.

Mais peut-on pour autant faire de Dietrich le témoin, l'acteur voire le précurseur ou le promoteur conscient d'un processus de sécularisation, dont la linéarité, l'irréversibilité et l'irréversibilité sont d'ailleurs aujourd'hui controversées ? Cet article donne l'occasion de démontrer que Dietrich, sans cesse confronté à la question de la place du religieux en société, n'a été ni le protestant déterminé à réduire l'influence du catholicisme à Strasbourg à la faveur de l'application des décrets révolutionnaires, ni le protestant indigne mis en avant par ses détracteurs à partir de la campagne électorale de 1790 à Strasbourg. (Daniel Fischer).

The history of the Protestant Church in Alsace has been marked repeatedly by the notable presence of members of the Dietrich family, such as Dominikus Dietrich, *Ammeister* of Strasbourg, who, in the late 17th century, refused to convert to Catholicism or, in later centuries, Suzanne de Dietrich, an engineer who had studied theology and become the co-founder of the Cimade (an organisation for the protection of refugees during World War II) and later the main artisan of the Bossey Oecumenical Institute. However, the leading figure of this family, Philippe Frédéric de Dietrich, the first mayor of Strasbourg, is not being recorded nowadays as a religious model. The man who first sang *La Marseillaise* was rather known for his socializing as an academic and a free mason, frowning on religious division. But would this encourage to see de Dietrich as the witness, the main actor or even the deliberate promoter of an uninterrupted process of secularisation as such, when all of this is being questioned nowadays? This article offers a chance to demonstrate that de Dietrich, although confronted with the place of religion in society, has been, neither a staunch Protestant, determined to reduce the influence of Catholicism in Strasbourg by the possible enforcement of revolutionary decrees, nor the shameful Protestant as described by his opponents in the 1790 electoral campaign. (trad. Pierre Boulay).

Der elsässische Protestantismus wurde maßgeblich beeinflusst durch Persönlichkeiten aus der Familie de Dietrich, wie Dominikus Dietrich, *Ammeister* von Straßburg, der sich weigerte, Ende des 17. Jahrhunderts zum Katholizismus zu konvertieren, oder auch Suzanne de Dietrich, Ingenieurin, die zur Theologin, Mitbegründerin der CIMADE und nach dem 2. Weltkrieg treibende Kraft des ökumenischen Instituts von Bossey wurde.

Die zentrale Figur der Familie Philippe Frédéric de Dietrich, erster Oberbürgermeister von Straßburg, wird allerdings nicht als religiöses Vorbild von der Nachwelt verehrt. Er, der als erster die Marseillaise sang, war vielmehr dem mondänen, akademischen und freimaurerischen gesellschaftlichen Leben zugewandt und war dazu geneigt die konfessionellen Barrieren eher locker zu überwinden.

Aber berechtigt uns das de Dietrich zum Zeugen, ja sogar zum Antreiber, zum Vorreiter, zum bewussten geistigen Urheber eines Prozesses der Säkularisierung zu machen, dessen Gradlinigkeit, Unabwendbarkeit und Unumkehrbarkeit heute übrigens umstritten sind? Anhand dieses Artikel soll gezeigt werden, dass Dietrich, der sich immer mit der Frage konfrontiert sah, welchen Platz das Religiöse in der Gesellschaft einnehmen sollte, auch nicht der Protestant war, der anhand der Anwendung der revolutionären Erlasse entschlossen den Einfluss des Katholizismus in Straßburg zu reduzieren versuchte. Noch weniger war er der «unwürdige» Protestant, als der er von seinen Verleumdern ab Beginn des Wahlkampfes 1790 in Straßburg bezichtigt wurde. (trad. Daniel Fischer).

AUTEUR

DANIEL FISCHER

Doctorant en histoire moderne à l'Université de Strasbourg et professeur agrégé à l'ESPE de Lorraine